

Grand'mère

Autor(en): **Alin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne

PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.

Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 16 octobre 1920. — PIERRE ALIN : Grand'mère. — LO VILHO DÈVE-SA : Né d'Auton, poésie, (E. Duperré). — A propos d'armoiries (F.-Raoul Campicé, archiviste). — Étymologie. — CHEZ NOUS : La Suisse mal connue, Reverolle (Marc Henrout). — Le couvre-feu (Rochardon). — FEUILLETON : Loion va chez les fous, suite, (G. Héritier).

† PIERRE ALIN

Ah ! cher ami, pourquoi nous as-tu quittés si tôt ? Tu ne sais pas combien de belles heures, combien de joyeux propos, combien de réconfortants entretiens, combien de justes et brillants succès, dont nous nous réjouissions, s'en sont allés avec toi. D'autres, plus qualifiés que moi pour cela, ont dit et diront ce qu'est ton œuvre, qui nous reste comme une précieuse consolation dans le déchirement de cette brutale séparation. Ils en diront tout le charme, si prenant, toute l'infinie délicatesse, toute la noble inspiration, toute la discrète profondeur. Et chacun sera ainsi à même d'apprécier à leur prix les belles promesses qu'elle nous donnait. Ah ! ceux qui l'ont connu savent bien que l'on pouvait espérer encore beaucoup de toi et que chaque jour tu avançais sûrement dans la voie où t'attendais de plus complètes satisfactions.

Mais dans ce petit journal, où tu as écrit, que tu as aimé sincèrement et fidèlement — que de fois me l'as-tu répété — me sera-t-il permis d'entr'ouvrir la porte de l'intimité et de parler un peu de l'ami. Ah ! oui, mon cher Pierre, tu en étais un : tu étais « l'ami » dans toute la force du terme. Tu te donnais tout entier à ceux qui avaient le privilège d'être tes tiens. Ils étaient inévitablement entraînés par la chaleur communicative de ton affection, toujours attentive à procurer une joie, à répondre à un désir que tu savais deviner. Tu avais une ressource intense de vie dont ils ne pouvaient ne pas prendre leur part. Ils se grisèrent délicieusement de ton exubérance, non point d'une exubérance qui éclabousse et fatigue, mais de celle qui entraîne et qui convainc, parce qu'ils savaient qu'elle était le vibrant interprète d'une nature ardente et assoiffée d'idéal, d'un cœur débordant de générosité. On te sentait venir et l'on était impatient de ta franche poignée de main.

Tu nous as quittés, mon cher, mais dans le cœur de ceux qui ont partagé ton amitié, une place reste, sacrée, où survit ton souvenir, s'unissant à un autre : à celui de ce cher Georges Jaccottet, que nous avons hélas ! aussi perdu. Vous étiez de même famille. Vous ne pouvez pas mourir dans les cœurs qui vous ont aimés.

J. M.

* * *

Le fragment que nous publions ci-dessous est extrait du dernier livre de Pierre Alin : *Le Journal de César* (Paris, Albin Michel, éditeur). Il donnera certainement à nos lecteurs le désir, non seulement de lire tout le livre, mais de connaître toute l'œuvre du poète, du musicien, de l'artiste que nous venons de perdre.

Grand'mère.

J'ai retrouvé une petite photographie.

Une vieille dame qui a mis sa belle robe noire, celle des matins de dimanche où l'on fait sa visite au Bon Dieu; une belle robe avec des plissés sur les poignets, son plus beau bonnet sur les cheveux bien lissés et une cravate de dentelle blanche que retient une grosse broche.

Une belle vieille dame, grave et simple, qui a une bouche un peu sévère, une bouche toute droite, mais prête à sourire si le regard s'abaissait un peu.

Dans les bras, un tout petit. Rond, une tête ronde, des bras ronds, de petites jambes rondes dont les pieds se rejoignent. Une physionomie immobile, curieuse de comprendre ce qui va se passer là, en face, sur cette boîte noire.

Grand'mère, ma grand'maman que j'ai retrouvée. Ton bras gauche me fait une petite niche juste à ma mesure; la main doucement est posée sur une de mes jambes. Ton autre main soutient mes deux petits poings. Au bout de mon pied, qui se voit, les tout petits doigts en éventail font comme la moitié d'une couronne minuscule dont le plus petit fleuron serait à peine visible.

Et toi, tu me tiens, tu me portes, tu m'entoures. Tes bras sont comme un berceau vivant qui me balance dès que j'en aurai le désir.

Tu me tiens, seréine, tranquille et fière.

Tu sembles dire : « Ceci est l'enfant de mon enfant et il n'est pas possible que vous ayez vu un enfant qui lui ressemblât. Celui-ci est le plus beau. »

Grand'mère, ma grand'mère, si cette image n'existait pas, j'aurais beau vous aimer dans ma mémoire, je ne saurais pas votre visage, ni le regard que vous m'avez si souvent donné, ni votre bouche que le souci faisait parfois trembler, et qui m'a dit des mots d'amour, et qui a chanté pour moi, même quand vous n'en aviez pas envie.

Je ne sais pas ce que vous chantiez; peut-être un air qui vous venait de votre mère, ou de votre grand'mère. Ou bien, simplement, des mots que vous inventiez au fur et à mesure et où vous m'appeliez votre cœur, votre trésor, votre amour, votre roi, et où vous me disiez que j'étais le plus beau, même quand les cris défiguraient mon petit visage; et le plus doux, même quand mon besoin despotique de vous vous arrachait à votre lit, et que je vous prenaux des heures de votre pauvre sommeil.

Ton amour était plus grand que ta fatigue, et peut-être me bénissais-tu encore, comme une femme qui vous aime, que je te fasse sentir le besoin que j'avais de toi.

Grand'mère, tu as laissé à d'autres le soin patient de me répéter que je ne valais pas grand'chose.

« Ta grand'mère t'a beaucoup... » Non, je ne veux pas du mot pareil pour les fruits qui ont perdu leur saveur et leur soleil et qu'on jette de la corbeille pour qu'ils n'abiment pas les autres.

Non, tu m'as simplement choyé. Tu n'as pas craint d'être douce et faible sans compter et pleine d'adoration en face de moi qui étais si peu.

Et tu vois, tu ne m'as pas abimé, puisque tant d'années après et parce que j'ai retrouvé un petit carton avec toi et moi dessus, je viens te faire revivre dans mon cœur et te remercier.

Oh ! non, si je devais m'abîmer, ce ne serait pas ta faute.

Tu as été le seul être qui m'ait choyé, grand'mère, sans que cela compte que je le mérite ou non.

Tu m'as aimé dans les bons jours, les matins où je jetais mes petites jambes au soleil et te souriais de toute ma petite face vivante, et aussi dans les nuits difficiles où je te tourmentais à cause d'une dent, ou de ma taim, ou de ma soif, ou de rien autre que ma méchanceté.

Et tu m'as choyé heure par heure, tu m'as endormi dans ton amour. Il ne s'altérait pas au nom de ta fatigue, de ta santé ou de ton humeur. Il était sur moi comme une lumière égale et bienfaisante.

Comme je comprends maintenant que tu devrais ne

pas être morte et qu'il faudrait que je puisse te dire, après tant d'années, combien je t'aime, moi qui me suis simplement laissé aimer par toi.

Et aussi, que cela ne m'a pas abimé, ce temps où tu as voulu que tout ce qui me vienne de toi soit une abnégation, une adoration.

Tu vois, ma grand'maman, je me fais de nouveau tout petit devant toi.

Je n'ai pas mis, pendant tant d'années, toute ma fierté d'homme à renier l'enfant que j'ai été. Je ne suis aujourd'hui, que je vaillie ou non quelque chose, qu'un petit plein de simplicité et d'humilité.

Et, malgré le temps et la vie, avec ses hontes et ses fiertés, ses espoirs, ses efforts; quoique des femmes m'aient souri quand je passais, et malgré l'amour que j'ai donné et celui qui m'a été donné, je reviens à toi.

Chacun de nous a besoin d'être consolé de quelque chose. Il n'y a pas d'âge. Souvent on a besoin d'être guéri d'être malheureux; quelquefois aussi, simplement, d'être méchant.

Il faudrait beaucoup d'amour...

Si tu étais encore là, s'il se pouvait que tu fusses encore là, c'est moi qui te porterais doucement sur ton lit, ou vers le vieux fauteuil. Tu serais menue, fragile, usée. Et il y aurait cette chose admirable et si simple que je te porterais dans mes bras après avoir eu, si souvent, besoin des tiens.

Et voici que ma reconnaissance ne s'éveille que tant d'années après que tu n'es plus là !

On m'a dit et redit, depuis, la fatigue que j'étais pour toi, et le peu de bonne grâce que j'avais, et mon égoïsme.

Mais je n'étais, grand'mère, qu'une petite graine d'homme avec, déjà, tant de mauvaises choses qui nous restent.

Maintenant, je sais. Je ne suis plus celui à qui l'on dit : « Tu verras, la vie !... » J'ai vu : il y a de belles et de laides choses. Parfois il faut s'appliquer pour ne pas voir que les laides. Mais j'ai essayé d'avoir un cœur qui comprenne.

Et tout va si mal parce qu'on ne s'aime pas, il n'y a pas d'amour.

Ah ! je l'ai cherché autour de moi, dans la vie des hommes, des bêtes, des plantes; et surtout dans l'amour. Je l'ai cherché, grand'mère, je le cherche comme la vie elle-même.

Sans lui on ne peut rien, on n'est rien.

Parfois j'étais comme un qui descend la colline et qui voit une petite lumière qui palpite dans l'ombre; d'autres fois, comme un qui a gravi la montagne, et qui ouvre ses bras au soleil, avec tant d'amour dans le cœur et dans la gorge, qu'il pousse deux ou trois cris de joie en arrivant en haut.

Et parfois, j'ai cru, et peut-être l'avais-je trouvé. La bénédiction était en moi, et balbutiait sur mes lèvres.

Mais la vie a continué, et l'amour n'était plus là.

Et, malgré la souffrance de ma mère, et son amour et sa constance et sa sollicitude, c'est à votre amour que je pense aujourd'hui, grand'mère.

En mettant devant moi la petite image, c'est comme si je m'étais accoudé en face de mon enfance. Grand'mère, vous m'aimiez pour la joie d'aimer, et la fierté de porter dans vos bras l'enfant de votre enfant.

Pierre Alin.

On peut s'honorer au *Conteur Vaudois*, jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 1.50

en s'adressant à l'administration, 9, Pré du Marché, Lausanne.